

## SOLANGE

Il s'attendait à ce que cela fasse «floc», à chaque fois qu'une enveloppe tomberait dans la boîte, comme quand une goutte d'eau fuite de son robinet et frappe l'éponge au fond du lavabo. Mais les lettres tombent sur d'autres lettres. Coussins de papiers pour accueillir ses plis. Pas de bip, ni de bruit d'envoi comme les emails. Pas assez concret, pour lui.

- «Pourvu que ça ne fasse pas trampoline» se dit-il, souriant de la nullité de sa blague.

La cinquième enveloppe glisse dans la fente rouillée.

Il met les mains dans ses poches, fixe la boîte aux lettres, comme si les réponses allaient en jaillir instantanément. Soupir... toujours utile le soupir, content de soi ou pas. Quart de tour droite et entrée dans la rue commerçante.

Il profite d'avoir les mains dans les poches pour tâter s'il y a de l'argent au fond, pour pouvoir entrer dans un magasin et acheter quelque chose. Juste l'envie d'acheter. Et il en trouve.

Ce n'est qu'après être entré de quelques pas, qu'il réalise dans quel type de boutique il se trouve.

Douces joies du hasard ! De la fanfreluche de haut-vol, du poster pailleté, de l'aller-venu sautillant, du talon aiguille staccato. Et c'est seulement lorsque le visage rose, rose et rose d'une jeune fille en blouse rose se transforme en point d'interrogation saisi (et rose) qu'il se rend compte qu'il vient de dire comme une bêtise :

- «Je suis donc dans un salon de coiffure...»

L'oeil pailleté et rose de l'ouvrière capillaire se refait humain. Elle a adôôôôré la plaisanterie, la refera sûrement à sa copine qui est coiffeuse Rue Machin et monsieur veut prendre rendez-vous, sinon y'a d'la place toutd'suite, mais faut s'décider parce qu'après ça va être le coup de feu de 17H00. Et avant même qu'il n'ait eu le temps de dégainer une nouvelle réflexion désopilante afin de parfaire son portrait de client sympa du jour, il se retrouve nuque brisée sur le bac à shampoing, utilisant la moue du «non non tout va bien», pendant que la jeune fille minaude :

- «ça va... c'est pas trop froid ?»

Mais bien sûr que c'est trop froid, rose arroseuse !!! Simplement, il est un jeune homme bien élevé par une maman bien élevée et lorsque c'est glacé, que ça lui coule dans le cou jusqu'au bas des reins, on lui a appris la moue polie du «non non tout va bien». Et même s'il a envie de lui hurler dans le serre-tête que la prochaine fois qu'elle pose une question aussi stupid, il la jettera elle et ses joues roses dans le siphon du bac rose... il ne le fera pas. Non, il est définitivement un garçon bien élevé et peu enclin aux crises de violence. Fussent-elles justifiées.

L'ennui des peignoirs de coiffeurs, (ceux à enfiler par l'avant comme des camisoles de force rose), c'est qu'on perd l'usage de ses mains et les quelques gouttes qui lui glissent sur le visage n'arrivent pas à être essuyées. Aujourd'hui, il déteste les salons de coiffure comme jamais. Surtout les roses. Mais c'est sans négliger le professionnalisme de Solange qui lui balaie le visage avec une serviette douce, et sèche.... Oui, elle s'est déjà présentée, elle s'appelle Solange. Avant elles avaient un badge, mais elle, elle ne le porte pas, parce que ça fait caissière.

- « D'autant que les gens qui passent à la caisse, ils s'en foutent, hein, du prénom de la fille qui passe les articles, non ?»

Et puis l'inévitable arrive. L'inéluctable, tous les mots en «able», sauf cartable, encastrable et imperméable.

- «Et vous, vous faites quoi comme métier ?»

Elle est arrivée sournoisement entre le prénom et le signe astrologique.

- «Nooon... pareil que mon beau-frère... au fait, quel décan ? et ben j'ai lu ce matin qu'il faut faire gaffe hein...»

A quoi ? Il ne le saura jamais....

Donc, pour le métier, de toute façon, même s'il dit la vérité sur ce sujet, les gens pensent qu'il ment. Alors depuis quelques semaines, il répond simplement la vérité, d'une façon suffisamment légère pour qu'on ne le croie pas :

- «J'ai touché un gros héritage à la mort de ma mère, alors j'ai arrêté de travailler et comme je m'ennuie, je réponds aux petites annonces pour trouver une gentille femme à épouser.» Il n'a pas trouvé d'autre mot que «gentille».

Air dubitatif de la jeune fille, elle lui laisse la serviette sur la tête en signe de mécontentement (ne jamais contrarier une artiste du cheveu entre le shampoing et la coupe) et propose à Monsieur de la suivre jusqu'au fauteuil.

- «vous ne me croyez pas...»

- «ça me regarde pas...»

- «C'est vous qui avez posé la question...»

- «J’fais mon travail... bon, alors qu’est-ce qu’on leur fait ?» finit-elle avec un ton «poing sur les hanches»

Formidable cette façon qu’ont les coiffeurs de parler des cheveux comme s’ils étaient amovibles, dissociables de la tête.

- «qu’est-ce qu’on leur fait ?»

Comme si on pouvait passer dans un salon, laisser son cuir chevelu et repasser les courses terminées. - «alors... Qu’est-ce qu’on leur fait ?»

- « Je vous fais confiance...» Il est sûr qu’elle, non. «Faites ce que vous voulez... qu’est-ce que vous en pensez ?»

- «Je vous laisse regarder dans notre catalogue en attendant, je vais vérifier mes clientes sous les séchoirs. »

Et pendant qu’elle s’éloigne, il se frotte les cheveux avec la serviette restée sur ses épaules, s’inspecte méticuleusement en balayant ses cheveux avec les doigts.... C’est le genre d’image paradoxale que cette scène : le geste est flou et désordonné mais le regard reste super concentré. Non, c’est bête comme idée.

Il se dirige vers la caisse, demande le prix du shampooing.

- «Oui j’avais oublié un rendez-vous», ment-il...

Il règle, glisse une pièce, puis la deuxième après une courte réflexion, dans le petit cochon rose avec l’étiquette Solange scotchée dessus, lui adresse un timide geste de la main. Re-moue dubitative et rose de la jolie coiffeuse, tiens c’est vrai qu’en partant on la trouve jolie. Commissures des lèvres un brin agacées, elle traîne cet agacement jusqu’à la caisse.

Elle le regarde sortir et sans se retrouver vers la patronne, lui dit

- « Qu'est ce que l'argent rend grossier, quand même... il a laissé combien de pourboire ? »

Dehors, il relève son col. Ce n'est pas qu'il fasse froid, mais les cheveux mouillés raidissent le cou, disait sa mère. Et puis il a toujours trouvé ce geste viril, un brin mystérieux. Inutile de rentrer dans une nouvelle boutique. Pas la peine de se mettre tous les commerçants du quartier à dos.

Et d'un coup, l'important refait surface : et si elles ne répondaient pas. C'est vrai, ce n'est pas parce que lui est intéressé par leur annonce que la réciproque réciproquera. En fait, elles lancent un appel et c'est quand même elles qui choisissent le sauveur. C'est nul, en fait les petites annonces, mais ce qui est fait n'est plus à faire, en tout cas impossible de le défaire. Il ne reste plus qu'à espérer avoir des réponses. Il sait pertinemment qu'il va guetter sa boîte aux lettres ou son téléphone, tous les jours. Il n'a pas laissé son email. De toute façon, il ne s'en souvient jamais et refuse une connexion dans son appartement. Non, ce sera la boîte aux lettres et le téléphone.

Qu'il est bon d'avoir un but dans sa vie... au moins dans sa journée.

Il s'arrête malgré ses pensées (il y a des pensées qui empêchent de s'arrêter), devant sa vitrine préférée. Le vendeur de hifi-télé-four-chaine-rasoir-grille-pain. Le magasin qui comble la prise électrique, le havre de paix de la télécommande, le trésor du fusible, le jardin des ampères. Il n'est pas réellement attaché à ces objets mais leurs façades chromées, leurs innombrables boutons et autres attractions on-off/in-out l'amuse particulièrement. Il l'aime surtout cette boutique, parce que tous les

téléviseurs dans la vitrine reflètent son image. L'heureux subterfuge de l'étalagiste électroménager. Il cache une caméra qui filme le passant. Huit fois reflété, huit fois son seul regard posé sur lui même. Il adore ça. Photocopies animées de sa petite personne.

Son jeu préféré : un regard comme un travelling sur tous les téléviseurs. Mais à chaque fois, le même enjeu difficile : arriver, sur chaque écran, à se regarder dans les yeux. Joies de l'angle.

Mais arrive toujours un passant qui en profite pour corriger une mèche ou une passante concentrée par la combinaison dépassant de sa jupe. Lui, il trouve ça si joli une combinaison qui dépasse. L'assurance que la femme d'aujourd'hui a bel et bien une intimité malgré la sur-connexion et qu'il n'est pas si difficile de la trouver. Enfin quoi qu'il en soit, ces gestes se font tellement peu discrets que ça l'agace. Comme si la caméra, cet animal craintif allait être victime d'un soubresaut de peur. Et les enfants... pire, les enfants. Cette manie de grimacer, de se tordre, de convulser pour rire. Et avant que les contorsions enfantines ne l'énervent, il s'en va du pas de celui à qui on a gâché le spectacle. De toute façon, il n'est pas sûr que les enfants l'émeuvent. Il se demande même s'il les aime.

- «Il faudra se poser la question si je veux me marier.»

Et quant à douter des enfants, il n'est pas sûr d'aimer sinon les téléviseurs qu'il adore, son image à l'intérieur.

Retour des mains dans ses poches. Le col est relevé, le cheveu séché, l'heure de rentrer s'approche et lui préfère s'éloigner. Le haut-parleur installé au-dessus de la vitrine commence à chanter Piaf et sa vie en rose.

Finalement, il n'est pas sûr que ce soit une bonne journée. Trop de rose, peut-être.

Le trajet jusque chez lui se fait sans commentaire. Il avance, regarde droit devant lui pour ne pas s'éloigner de son objectif : rentrer à la maison. Et lorsqu'il se trouve devant la porte de son immeuble, il sort de sa poche le trousseau, en tenant exactement la clé de la porte d'entrée entre deux doigts convaincus. Comme s'il avait gagné. Alors qu'il connaît la forme de chacune de ces clés et qu'il sait laquelle prendre, à l'aveuglette.

La porte résiste, il l'aide de son genou. Il gagne. Encore. Même si les objets ont une âme, il aime l'idée qu'il reste plus fort qu'eux de toute façon. Une nouvelle fois, sa propre image l'accueille, grâce au miroir du hall. Ascenseur. Premier bouton. Appuyer plusieurs fois, pour être sûr. Et son reflet dans un autre miroir l'amène vers les étages. La clé est restée dans la main. Pas de jeu, cette fois.

Il entre dans le grand appartement. Il vit ici depuis toujours. A la mort de sa mère, il voulait en changer. Mais il s'est vite rendu compte qu'il était suffisamment grand pour lui seul. Il venait juste de s'en rendre compte, comme si sa mère avait finalement tenu toute la place et qu'il ne s'en était jamais aperçu. Il se déchausse et se dirige vers la cuisine. Normalement, il sait qu'il n'a rien à y faire pour l'instant, mais c'est comme ça. Lorsqu'il rentrait de l'école, puis du travail, il allait saluer sa mère qui passait ses journées dans la cuisine. Le boudoir maternel, le bureau de la sorcière qui savait d'avance, au bruit de ses pas, dans quel état il était, fatigué ou gai. Alcôve de la génitrice qui élaborait, toute sa vie durant, mille et un plans d'avenir sans pour autant qu'il ne les ait jamais respectés. L'endroit qui finalement lui a fait détester par moment cette

femme. Il y revient peut être juste pour s'assurer qu'elle n'y est plus. Que la pièce est bien vide et que le fantôme crachant avec dédain sur ce qu'il est devenu ne le hante pas. Ce qu'il est devenu : pas ce qu'elle voulait. Un inactif. Un rentier. Paradoxalement, grâce à elle. A sa mort.

Rassuré du côté peu paranormal de sa cuisine, il croise encore un miroir. Celui du vestibule. Celui où on se regarde une dernière fois avant de sortir. L'avant dernier avant de vérifier dans celui de l'ascenseur ou celui du hall. Maintenant, se scruter pour savoir dans quel état, la journée l'a mis.

- «Finalement, j'ai passé ma journée devant les miroirs, aujourd'hui.»

Il se regarde. Poussé par cette journée miroir, reflets de ses déambulations depuis la poste, il se déshabille, doucement et méticuleusement. Vêtement après vêtement. Les gestes ne sont pas de l'ordre du strip-tease, ne sont pas érotiques et n'engagent à aucun moment un acte d'une sensualité quelconque. Il se veut nu clinique. Instinctivement, la pudeur lui fait mettre les mains devant son sexe.

Il se regarde dans les yeux, puis parcourt ensuite tout son corps. Toutes ces années d'ennui lui font penser à une drôle de chose :

- «La couleur de ma peau, c'est gris.»



## INSPECTION

Le corps d'un homme de 35 ans. Pas de gras, pas de maigreur non plus. Un corps fin. Peut-être pour passer inaperçu.

Le visage est simple, si ce ne sont ces deux yeux très clairs, qui attirent l'attention. Bleus peut-être, voire gris. Les deux cernes qui soutiennent ces deux billes de couleur, semblent être là pour gâcher l'idée que ses yeux sont très beaux. Deux rigoles pour d'éventuelles larmes. Il lève les yeux vers ses cheveux, qui sont, eux beaucoup plus définis, niveau couleur. Noirs. Définitivement noirs. Sans reflets, ni tons. Ni frisés, ni raides. Ils sont comme ça, plantés comme ça et vivent comme ça.

Le nez est fin, les lèvres fines eux aussi. Plus jeune, il pensait que la minceur de ses lèvres, allait faire de lui quelqu'un que les filles ne prendraient pas plaisir à embrasser. La première bouche à s'intéresser à ses étroites muqueuses l'avait convaincu du contraire. La bouche s'était ouverte, instinctivement et il avait caressé de sa langue, celle qui s'était immiscée autour de la sienne. Son meilleur souvenir.

Elle, s'était lassée très rapidement. Fort de son succès de French-Kisseur, il ne pensait plus qu'à ça. Embrassait son amie, partout et tout le temps. Il lui arrivait même de la tendre comme s'il tirait la langue, en direction

de la bouche de la jeune femme, sans même effleurer ses lèvres, des siennes, avant. Jeune femme, qui à cet instant, le trouvait particulièrement repoussant et qui était partie un jour en courant, ne supportant plus la vue de ce type, aux allures faciales d'iguane pubère à la langue par trop annonciatrice.

Il se souvient avoir embrassé d'autres filles. Avec beaucoup plus de modération, certes. Mais avec le même plaisir.

La suite. Les dents sont blanches, bien rangées, bien régulières. L'acharnement maternel quant au brossage des dents et les rendez-vous réguliers chez un orthodontiste à l'haleine si fétide qu'elle traversait son masque de protection, ont porté ses fruits. Un hennissement peut être envisagé sans honte. Sourire, donc.

De profil, il est aussi fin. Pas de ventre, pas de pectoraux non plus. Une ligne droite et là encore, régulière. La fesse est ronde mais la cambrure n'a rien de sensuel ni d'insolent. Ses deux bras sont tendus, puisque les mains cachent toujours son sexe. Sexe, dont il n'a ni dégoût, ni adoration. Il est là, il fonctionne mais il n'a pas envie de le voir, là, maintenant.

Ses jambes sont les seuls membres relativement musclés. Il ne sait pas conduire, n'a jamais supporté la promiscuité odorante et moite des transports en commun et depuis que ses capacités psychomotrices sont en éveil, il aime marcher.

L'inspection se termine sur ses pieds, qu'il a oublié de débarrasser de ses

chaussettes blanches.

Son regard sur son corps et les idées qui en découlent, ces deux exercices lui plaisent. Pas de narcissisme, ni d'érotisme dans cette inspection. Cela n'aboutira à aucun autre geste. Le corps dissocié de la pensée. La pensée dissociée du corps. Tous les deux étroitement liés. Une sorte de syndrome de Stockholm. Reste à définir qui est l'otage.

Quoi qu'il en soit, quelle que soit la lumière arrosant cet endroit du couloir, son corps est de couleur grise.

- «Je devrais prendre le soleil ou m'ennuyer moins.» se dit-il en enveloppant son corps dans un peignoir et enfin, finalement en enlevant ses chaussettes. «Peut-être que le salon de coiffure propose des U.V»

Il serre bien la ceinture du peignoir et dit à voix haute :

- «Non, il faut que j'arrête. Mes idées sont idiotes aujourd'hui. Ne plus en avoir.»

CULTURE

Canapé. Télé.

Les rares moments de plénitude. Jules n'est pas célibataire parce que laid, idiot, parce qu'incapable de communiquer normalement... Non... son truc, c'est que depuis son enfance, son plaisir, il le trouve dans le cathodique.

Pourquoi tomber amoureux, puisque la chanteuse en gros plan lui lance des mots d'amour, paupières chaudes et baissées, velouté de paroles qu'il prend pour lui, mains tendues vers son fauteuil. Pourquoi voyager puisque détails et plans panoramiques lui font découvrir des contrées qu'il ne soupçonnait même pas comme existantes sur une carte. Malgré son métier...Mais attention, pas la télévision trop populaire... pas de foot, pas de jeux, rien que quelques séries... du documentaire, du clip et des informations. La fameuse messe du 20H00 où le présentateur tient place de grand orateur. Soutenir le regard du brave homme déversant des informations cruelles ou légères. Acquiescer d'un hochement de tête comme pour être en accord avec le monde qui l'entoure. Soupirer des injustices, rire des absurdités : sa manière à lui d'être de son temps. Et c'est justement grâce à sa fenêtre télécommandée qu'il a vu un jour, un reportage sur les petites annonces. Leur côté désuet face aux ordinateurs, téléphones et autres applications. Il y a découvert les ravis, les mariées. Écouté attentivement les déçus, les attristés, les définitivement seuls. Et cette femme... fil conducteur de ce reportage, était si belle, que l'idée lui était parue évidente tout à coup. Il répondrait lui aussi, à des petites annonces.

L'idée d'en passer une ne l'intéressait pas. Il ne sait pas parler de lui, n'a même jamais tenté de le faire. Sa mère le faisait pour lui. Alors la perspective de devoir le faire sur quatre lignes, avec des abréviations à la

limite de l'onomatopée, le relèguerait radicalement, à l'esseulé dont personne, jamais, n'aura répondu à l'annonce.

Sur le porte-revue, aligné avec le sofa, se trouve le mensuel dans lequel il a relevé les messages de jeunes femmes, qu'il pense éperdues. Il tend le bras, sans se déplacer. Le premier sur la pile. Il n'a qu'à tendre le bras, parce que, installé sur son sofa, tout est pensé pour qu'il n'ait pas à bouger d'un poil. Sur la même page, sont entourées de rouge, cinq annonces. Comme lorsqu'il corrigeait les copies. En rouge. TB. Faux. Toutes les appréciations qui le rendaient haïssable aux yeux de ses élèves mais si honorable à ceux de l'administration... et de sa mère. Ces cinq ronds rouges, comme anneaux olympiques monochromes de son avenir sentimental, sont peut-être les auréoles de sa future histoire d'amour. Finalement, il y croit aux petites annonces, le doute de tout à l'heure ne lui est venu, seulement parce que la jeune coiffeuse l'avait embarrassé.

- «Ce serait drôle, si l'une d'elle était la coiffeuse»

L'idée le fait sourire un instant. Il ne sait déjà pas ce qu'il va dire à une inconnue, alors une jeune fille qui l'a prit pour un goujat...

Il essaie de classer par ordre de préférence les cinq textes entourés. Celle-ci semble très jeune, celle-là décidée. Cette jeune femme a l'air mystérieuse... Il n' imagine même pas être déçu par l'une d'elle. Ni les décevoir. Il est persuadé avoir sélectionné des annonces et des femmes sincères. Le fameux facteur de risque lui est complètement étranger. Il a la prétention de croire qu'il n'aura qu'à faire son choix, quitte à rendre malheureuses quatre femmes, qui iront saupoudrer la prochaine parution d'une nouvelle annonce. Qu'il repèrera, cette fois-ci avec un peu plus d'amertume dans le fond, au travers de la forme en abrégé. Elles seraient passées à côté de l'amour. Il serait heureux. Tant pis pour elles. Peut-être

en rira-t-il avec l'élue, il aimerait tellement avoir l'air sûr de lui, avec sa future épouse.

La télévision vomit quelques publicités, qu'il ne regarde pas. Il tourne les pages rapidement, pour se retrouver à la rubrique programme. Livret de l'opéra cathodique. Puriste de l'image du soir, reportage ou fiction... Ce soir, il opte pour un film comique. Il sait qu'il ne rira pas. Les comédies ne l'amuse pas tant que ça. Mais ça lui donne l'impression de se détendre. Comme il n'est pas stressé, l'effet sera sûr. Il ne se sera donc pas trompé quant à son choix. CQFR. Ce Qu'il Fallait Regarder.

Le paquet de biscuits sur la table basse lui sert de repas pour ce soir. Pas le temps de cuisiner, pas vraiment l'envie non plus. Il pense même qu'il ne se déplacera pas jusqu'à sa chambre pour aller dormir. Il dormira sur le sofa. Se réveillera dessus, directement lié avec les premières images et les premiers programmes de télé. Le télé-achat l'agacera. Les émissions pour enfants ne le concerneront pas. Il choisira les informations comme souvent. Qu'a-t-il bien pu se passer durant son sommeil ? Se reconnecter directement avec le monde qui, lui n'a pas dormi. Il est très fier de son engagement.

## Nouvelle façon de se réveiller

Le réveil, ce matin, est étrange. Au lieu de se concentrer sur les nouvelles du monde, le voilà concentré sur le téléphone. Le miroir de son avenir ne sera d'aucun reflet, mais plutôt de sons. Il va attendre la sonnerie toute la journée. Il le sait, ne prévoit rien. Par un calcul rapide parce que tellement peu exact, il pense que les cinq femmes auront reçu ces missives aujourd'hui. Même ville, pas d'actualités sociales ce matin. Le cachet de la poste lui donne la foi, le jeu de mot l'amuse parce qu'il ne prend pas le risque de le partager. Toujours seul juge de ses calembours.

Et après avoir ricané tant de fois, en se plongeant dans les regards flous des comédiennes attendant le coup de fil de l'être aimé, après avoir frémi

de la voix du serial killer susurrant la mort à l'oreille de ses victimes, toutes ces palettes d'émotions qu'a pu lui apporter la télévision sont en lui ce matin. Il ne sait laquelle choisir. Comme il l'a vu faire tant de fois, il fixe l'appareil, espérant avoir suffisamment de force dans le regard pour le faire sonner. Et de se diriger vers lui, alors que l'appareil sonnera, avec une nonchalance toute feinte et étudiée pour donner l'impression justement qu'il n'est pas là à attendre à côté du combiné. Il trouve cette réaction et cette préparation très féminines. Ça ne le gêne pas. L'idée de cette sensibilité lui fera se rapprocher de son interlocutrice. Dans l'attente, il trouve ce matin qu'il est très sûr de lui et il aime ça. Se poser plus tard la question de savoir si la confiance en soi est un bon atout. En tout cas, il envisage que cela puisse séduire une femme.

Il n'a toujours pu déjeuner que dans la cuisine. Reste d'éducation. («Tu mets des miettes partout et pendant que tu grignotes, moi je me plie en deux pour ramasser derrière toi»). La cuisine, fief de sa mère, devenue la scène de ses matins. Sans lever de rideau.

Se gratter le ventre. Gestes du matin. Etirer le dos, secouer les cheveux, bailler à outrance, déchirer les lèvres fines et sèches de n'avoir pas encore été humectées, parce que pour l'instant encore muettes.

Sentir mauvais, l'odeur fermée du réveil. La supporter, parce qu'elle ne couvre pas l'odeur du café, tout chaud dans la cafetière programmable achetée dans son magasin favori. Le fameux avec la caméra en vitrine. Elle fonctionne quand il dort. L'eau s'empare de l'arôme dans le filtre, silencieusement pour être au rendez-vous du réveil. Il est satisfaisant de savoir que le gadget se met en route pendant son sommeil. D'une façon silencieuse pour ne pas le lui gâcher. Travailler la nuit, pour lui assurer



un bon réveil. La machine programmable lui assure ce sentiment de supériorité. De maître d'objets.

La ponctualité lui plaît. Encore plus chez les machines. Particulièrement les siennes. Si le téléphone pouvait avoir la même aujourd'hui, il pourrait choisir son programme télévisé. Petites croix sur le magazine. Surligner les priorités, mettre quelques options en cas d'horaires similaires. Sourire et être satisfait des génériques annonçant celles qu'il préfère. Tiens, c'est aujourd'hui ? Il le connaît par cœur ce programme. Cette surprise est feinte, mais lui permet de penser que le temps est vite passé depuis la dernière. Mais tout peut être déstabilisé aujourd'hui. Penser à retrouver la notice pour enregistrer les émissions préférées. Il sait qu'il peut tout laisser pour se rendre à un rendez-vous. Il s'est préparé à cette éventualité, sans imaginer une seconde qu'aucune ne répondrait. Il en a envie. Très envie.

Une nouvelle ère commence pour lui. Quelque soit l'issue de ces rendez-vous, il vient pour la première fois de se donner les moyens d'être entouré. Un peu. Peut-être pas longtemps. En répondant à ces annonces, il a décidé de qui il voulait être entouré. Choisir. Il n'a pas encore envisagé de ne pas convenir. La perspective de l'échec se dessinera peut-être au premier rendez-vous.

Des amis, il en a eu. Des amis... de ceux qu'il a supportés durant ses études et qu'il a suivi, comme ils l'ont suivi, lui. Un temps.

Puis, les collègues au lycée. Fin étudiant mais à l'ambition limitée, il avait choisi l'enseignement. Non que la fibre de l'éducateur lui parcourait l'échine et que le rôle ingrat de l'initiant fut un choix évident pour lui. C'était une question de lieu. Après s'être fait à l'idée de passer ses journées dans les couloirs d'un lycée, autant y rester pour officier.